

LE PASSE-TEMPS

ET LE PARTERRE

REUNIS
JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES
excepté pendant la fermeture des Théâtres

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

ABONNEMENTS

Six Mois..... 3 fr.
Un An..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, rue Confort, LYON

V. FOURNIER, Directeur

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0.50
Réclames..... — 1 »

SOMMAIRE

Causerie : *La Mise en scène au Théâtre* (7^e article)..... Pierre BATAILLE.
Echos Artistiques..... N.
Berceuse (poésie)..... Clovis HUGUES.
Lettre Parisienne : *L'Armée nécessaire*..... Georges ROCHER.
Libre chronique : *Au Pied du mur*..... FRANC-SILLON.
A la Provence (sonnet) G. LE CERF DE PRIMEFEU.
Bribes et Miettes..... Georges LAURENCE.
La ruse de l'Oncle..... Eugène FOURRIER.



CAUSERIE

La Mise en Scène au Théâtre

(7^e ARTICLE)

La mise en scène d'un opéra est dispensée de pareilles exigences. Pourvu que ses oreilles soient satisfaites, le dilettante n'accorde, au libretto, qu'une importance très secondaire.

La place et les mouvements des artistes et des chœurs sont motivés par les accompagnements de l'orchestre et combinés avec eux. La nécessité de rapprocher les voix des instruments qui les guident ou leur répondent, fait accepter des arrangements scéniques qui paraîtraient bizarres dans une comédie ou dans un drame.

Dans *Guillaume Tell*, Arnold chante

son air de vaillance en faisant face au public : ce ne sont pas ses compagnons, mais bien les spectateurs qu'il incite à la révolte. Quand Eléazar — dans la *Juive* — presse Rachel sur son cœur, il contemple moins « sa fille chérie » que le bâton du chef d'orchestre.

Il n'est pas jusqu'à *Faust* détaillant la belle mélodie :

« Salut demeure chaste et pure ! »

qui ne soit autorisé à regarder la salle et à tourner complètement le dos à l'habitation de Marguerite.

Avec l'Opéra, nous sommes et nous restons dans l'irréel et la fable.

Alors que le chanteur ne se transforme pas, le comédien subit — suivant l'âge — des incarnations différentes.

« L'ingénue » — dit M. d'Avenel — devient volontiers « grande coquette » et la « jeune première » en quittant le département de la passion, peut passer « duègne » à l'ancienneté. Il en est qui, dès leur prime jeunesse sont « pères nobles », en revanche le fringant « amoureux » de théâtre, est souvent plus jeune à cinquante ans qu'à dix-huit ».

L'écrivain de la *Revue des Deux-Mondes* fait remarquer que, dans les théâtres de comédie et de drame, les types sont individuels et non permanents ; l'artiste — loin de rentrer dans un moule fixé d'avance — peut avoir sa marque de fabrique, sa physionomie propre qu'il doit s'attacher à maintenir.

« Heureux celui qui, sortant du cadre convenu, a les faveurs du public : un défaut de prononciation, de conformation ou de démarche ; une voix sifflante ou nasillarde, un nez excessif ou un ventre proéminent, un visage grotesque ou hébété sont, pourvu que le public les

accepte, d'enviables éléments de succès ».

Le travail de M. d'Avenel — le plus complet assurément qui ait été fait sur le mécanisme théâtral — ne pouvait laisser de côté le peuple nombreux des personnages qui se meuvent en silence aux côtés des acteurs.

« Sur les scènes qui ont une figuration considérable, on prend un peu tous ceux qui se présentent pour faire « la foule », et l'on n'est pas exigeant pour les références. De là, un monde plutôt mêlé ».

« Parfois les recruteurs qui cherchent à économiser sur la somme destinée au personnel, embauchent ce que — en argot théâtral — on nomme les « têtes à l'huile ».

Les « têtes à l'huile » sont tout simplement des amateurs qui ne demandent point d'argent. La passion du théâtre est telle, chez certains individus, qu'ils consentent à s'affubler de n'importe quelle défroque pour le seul plaisir de « fouler les planches ».

« Dans cette race mixte des figurants, à moitié acteurs, à moitié décors, tour à tour héros ou machines, dont le pied doit être fait à toutes les chaussures, et la tête à toutes les perruques, il s'établit une sorte de hiérarchie. Aux sujets d'élite, sont dévolues les fonctions délicates de remettre une lettre avec grâce, de s'avancer fièrement pour ramasser le gant du combat, tout ce qui exige de l'aisance dans les manières et quelque sûreté dans la démarche ».

Certains comparses finissent par sortir de la situation effacée à laquelle ils paraissent indéfiniment voués. Ils gagnent même de l'amour-propre au contact des acteurs.

On cite l'exemple de celui qui — dans une féerie — se plaignait amère-

ment qu'on lui fit faire les jambes de derrière d'un éléphant, tandis que son camarade — moins *ancien* que lui — faisait les jambes de devant.

Les questions de préséance varient suivant les milieux : et l'on parle de supprimer le Protocole !

Les choristes hommes ont — comme on dit — plusieurs cordes à leur arc : ils exercent, en dehors du théâtre, une profession qui, tout en les laissant libres de disposer de leur temps comme ils l'entendent, les aide à vivre.

Les choristes femmes se trouvent plus difficilement. Aussi, je ne surprendrai personne en disant qu'elles pêchent volontiers par le physique.

Je glisserai rapidement — le mot « glisser » est ici à sa place — sur le recrutement du corps de ballet.

Alors que les danseuses « nobles » ou à « variations » gagnent de 10 à 15,000 francs par année, les demoiselles des quadrilles doivent se contenter de 125 à 150 francs par mois.

C'est maigre ! Il leur faudrait faire des miracles d'économie pour s'offrir une toilette présentable : elles estiment plus facile de recourir à

L'irrésistible don de leur joli sourire !

(à suivre)

Pierre BATAILLE.



Echos Artistiques

Nos artistes : Mlle de Camilli est engagée à l'opéra de Nice et Mlle Mary Boyer est au théâtre lyrique de la Gaîté à Paris.

Notre ancien ténor léger, Hyacinthe, sera l'hiver prochain, au Grand-Théâtre de Bordeaux dont il fut déjà pensionnaire il y a quelques années.

M. Artus, basse chantante, revient à Lyon la saison prochaine. Il remplacera M. Rothier qui, à la suite de son divorce avec Mme Charles, notre future *Salammbô*, a demandé à M. Broussans la résiliation du traité qui le liait à notre première scène. M. Rothier est engagé à Marseille.

**

M. Pontet, directeur des théâtres municipaux de Nantes qui avait déjà engagé comme falcon, Mlle Sterda-Testard, vient d'engager Mlle Jane Dhasty, pour interpréter outre son répertoire ordinaire de contralto, *Messaline*, *Sapho* et la *Bohème* de Léoncavallo.

**

Un baryton qui a la migraine. C'est M. Layolle. Il est engagé au théâtre San-Carlos, de Lisbonne. Mais il ne veut pas chanter.

Pourquoi ? Parce que, dit-il — et un certificat de médecin atteste qu'il ne ment pas — les études qu'il a faites de la langue italienne lui ont occasionné de violentes et fréquentes migraines.

Les juges auront à dire si ce cas de résiliation est valable. Ils y attraperont peut-être eux-mêmes une bonne migraine.

**

Ce fut une carrière assez curieuse que celle de la Stolz, la grande cantatrice qui vient de mourir. Idolâtrée du public, elle renonça tout à coup au théâtre, parce qu'un soir on l'avait sifflée. Il est vrai que ce soir-là on la siffla avec la même vigueur qu'on l'applaudissait la veille. Mais tout de même il semble que Mme Stolz ait, en la circonstance, exagéré la susceptibilité.

Le secret de sa détermination est peut-être dans le court billet qu'elle adressa à une débutante qui recherchait ses conseils :

« Je vous souhaite, ma chère enfant, lui écrivait-elle, beaucoup de gloire, puisque vous la préférez au bonheur et au repos. Vous la paierez ; résignez-vous. Au fond, il y a de bons moments au théâtre, mais la mémoire, je ne sais par quelle ironie, est surtout fidèle aux mauvais. »

La Stolz était donc de ces femmes dont l'âme est à jamais blessée parce qu'elles ont un jour constaté la présence d'un pli sur une feuille de rose.

**

La célébration du centenaire d'Adolphe Adam a valu au maire de Longjumeau un fouet d'honneur annoncé par le télégramme suivant :

« Au burgmeister de Longjumeau. — Le syndicat des postillons tyroliens, profondément ému de l'hommage rendu au Père des postillons a décidé qu'il vous sera remis un fouet d'honneur à manche rigide, avec doubles grelots. Hoch ! hoch ! hoch ! — Johann Ketzli ».

Le plus curieux est que le postillon de Longjumeau était d'abord de Vancesson et que ce n'est ni à Vancesson, ni à Longjumeau qu'Adam composa son opéra comique.

Mais puisque la musique l'a rendu célèbre, la commune de Longjumeau à raison d'être fière de son postillon.

LA CRÈME SIMON est la meilleure des Crèmes



NOS THÉÂTRES

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

L'impressario Baret nous promet pour la semaine prochaine, aux Célestins, une représentation de Galipaux, le premier comique du Théâtre du Palais-Royal.

BERCEUSE

Dors dans ton berceau, petite Mireille,
Comme l'oiselet s'endort dans son nid
Plein d'aube vermeille.

Dors : ta mère est là ! dors : ton père veille !
Dors bien doucement : l'amour te bénit !
Dors dans ton berceau, petite Mireille,
Comme l'oiselet s'endort dans son nid.

Nous t'avons donné, charmante mignonne,
Un nom fait avec des syllabes d'or,
Où le ciel rayonne ;

Et ce nom est comme un grelot qui sonne
Dans les grands blés mûrs, quand vient messidor.
Nous t'avons donné, charmante mignonne,
Un nom fait avec des syllabes d'or.

Nous t'avons donné, pour que tu sois belle,
Des bras tout dodus et des pieds tout ronds,
Plus légers qu'une aile.

L'aube en se levant baise ta prunelle,
Et ton front est doux entre tous les fronts.
Nous t'avons donné, pour que tu sois belle,
Des bras tout dodus et des pieds tout ronds.

Ton sommeil ressemble au sommeil des roses.
Quels jolis plis gras autour de ton cou,
Lorsque tu reposes !

Le souffle gazouille à tes lèvres closes ;
Laisse-toi bercer, mon petit bijou !
Ton sommeil ressemble au sommeil des roses :
Quels jolis plis gras autour de ton cou !

Au creux des coussins blottis bien ta tête ;
Ceux qui sont petits demain seront grands,
Petite fillette !

Puis, en t'éveillant, tu feras risette
A ta grande sœur, bébé de quatre ans.
Au creux des coussins, blottis bien ta tête ;
Ceux qui sont petits demain seront grands !

Clovis HUGUES.



Lettre Parisienne

L'ARMÉE NÉCESSAIRE

Une proposition de loi de M. Messimy qui, en ce moment, fait tapage, a jeté le trouble chez les belles madames de province, celles qui, chaque dimanche, sur le Mail, le Cours ou le Férà-Cheval, tiennent salon, étalent leurs grâces et leurs toilettes, clabaudent, font la roue et potinent avec plus de verve que de charité.

Pensez-donc, on songe à supprimer les musiques militaires ! Les flirts ne s'accompagneront plus d'harmonie et les pas redoublés n'entraîneront plus les vieux marcheurs de l'endroit vers des conquêtes impossibles. Voyez-vous ce cataclysme ?

Là-dessus, chez les intéressés, on s'organise pour la résistance et, bien entendu, comme la presse est de toutes les fêtes, on fait appel au chroniqueur ami pour qu'il arrive à la rescousse.

« Aidez-nous et, pour l'amour de l'art, sauvons les musiques militaires ! »

Pour l'amour de l'art ! Il y a des gens dont la candeur est touchante !

Pour ma part, j'ai reçu de la plus aimable des lectrices une lettre qui, parmi d'autres, est la plus intéressante en ce qu'elle réunit, dans leur naïveté et leur faiblesse, les arguments éparpillés ailleurs.

« Les concerts militaires, écrit ma correspondante, sont un des éléments indispensables à l'existence esthétique de nos villes de province. D'abord, cette musique dominicale est le plus délicat des témoignages de reconnaissance pour la population civile, qui affectionne les petits troupiers de sa garnison et le leur prouve chaque jour. De plus, ils constituent une démocratisation d'art qu'on ne saurait supprimer d'un coup de plume fantaisiste. Je ne ferai pas l'injure à M. Messimy de lui rappeler le vieux dicton que « la musique adoucit les mœurs ». Mais il est certain que les chefs-d'œuvre de nos maîtres doivent surtout aux concerts militaires d'être connus d'un public particulier, le petit, au moins aussi intéressant que l'autre, le grand. Tous les ouvriers et tous les humbles n'ont pas les moyens de s'offrir un parterre au théâtre. On leur sert gratis de l'harmonie en plein vent. C'est tant mieux.

« La raison elle-même d'économie invoquée par M. Messimy ne prévaudra pas. Si les musiques militaires sont un luxe, la France est assez riche pour se l'offrir, tout comme elle subventionne des théâtres, entretient ses jardins, achète des tableaux et garnit ses musées. Et, somme toute, à notre époque de mécanisme, d'américanisme, de struggle for-life, d'apaches et de gloutonnerie, il n'est pas défendu de défendre courageusement tout ce qui reste dans la vie, pour y mettre de la poésie, de l'idéal et un peu de ce superflu qui est si nécessaire, ainsi que l'a dit Balzac, lequel ne fut pas précisément un imbécile ».

En vérité, le bon billet ! Je passe sur le « vieux dicton », d'après lequel la musique adoucirait les mœurs, et je n'aurai pas la cruauté de demander à ma correspondante si les propos de potinières sont moins corrosifs, autour des kiosques, les jours de concert que les autres. Je retiendrai seulement de sa lettre ceci : « Que les musiques militaires sont un élément indispensable de vulgarisation artistique ; que leurs concerts sont des témoignages de reconnaissance pour la population locale et qu'elles méritent d'être conservées, fussent-elles excessivement coûteuses, par-

ce qu'elles mêlent à la vie provinciale un peu de poésie, d'idéal — superflu nécessaire, comme disait Balzac, « qui n'était pas un imbécile » — évidemment !

Ma lectrice est sentimentale, c'est charmant, et je me garderai bien de l'en blâmer, ce genre de vertu se fait rare, j'en admire volontiers l'un des derniers échantillons. Seulement, dans le cas présent, elle met le sentiment où il n'a que faire et où le moindre sens pratique serait bien mieux à sa place. Il suffit d'un peu de réflexion pour s'en convaincre, et je vais risquer la démonstration.

Que doit-être le service militaire ? L'obligation pour tous les citoyens valides de s'exercer au maniement des armes, afin d'être aptes, en cas de guerre à défendre utilement leur pays.

Si l'on admet cette opinion — et il paraît difficile de ne point l'admettre — il s'en suit que tous les conscrits doivent pendant trois ans, puisque trois ans est actuellement le temps jugé indispensable à l'éducation militaire — s'exercer au tir, exécuter des manœuvres, s'entraîner à la marche.

Estime-t-on que ce soit accomplir un service profitable au point de vue militaire que de souffler dans une clarinette, un saxophone ou un piston, fût-ce même pour témoigner à la population locale une reconnaissance dont je ne vois pas bien la cause ?

Or, à l'heure présente, deux cents régiments comptent en instrumentistes divers, en tambours et en clairons, cent vingt hommes chacun. Cela fait un total de vingt-quatre mille hommes qui ne connaissent l'exercice que pour en entendre parler.

Vienne la guerre. Je vous demande à quoi peut servir l'armée de musiciens produite par les vingt-cinq classes d'active et de territoriale ? A entraîner les troupes au combat ? Laissez-moi rire ! Demandez un peu à ceux qui virent 1870 de vous dire combien de fois ils entendirent les musiques et vous éclairer sur leur rôle encombrant ! Nous sommes toujours ainsi les dinons des légendes.

Mais je reviens à ma correspondante. Qu'on aime la musique c'est parfait, mais la question est de savoir s'il est indispensable qu'elle soit militaire pour être bonne ! Je serais presque tenté de dire, au contraire ! car, je sais, en province précisément, des harmonies et des fanfares civiles infiniment supérieures. Qu'on les encourage celles-là, qu'on les subventionne, qu'on les multiplie, qu'on daigne ne plus décréter par snobisme,

qu'hors la musique régimentaire, rien ne vaut. Le jour où l'on aura fait cela, les belles dames du Mail s'apercevront qu'en perdant celle-ci, elles ont peut-être gagné au change. Ma sentimentale correspondante ne sera privée « ni de la poésie, ni d'idéal », et l'armée verra revenir à elle une élite de jeunes gens, intelligents, instruits, capables de constituer une pépinière de sous-officiers des services desquels on se prive, aujourd'hui, sans utilité pour personne.

Georges ROCHER.



LIBRE CHRONIQUE

Au Pied du Mur

La dernière semaine a été fertile en événements sensationnels : le procès Humbert devant la cour d'assises de la Seine et la catastrophe du Métropolitain ont occupé le premier plan de l'actualité, précédemment absorbé par l'élection pontificale de Pie X, dont l'image souriante et saint-paternelle — grâce aux cartes postales illustrées — est rapidement devenue aussi populaire que celle de son inoubliable prédécesseur.

La grande Thérèse ne semble pas avoir retrouvé devant le jury criminel, la faveur dont elle bénéficia — dans l'opinion publique — devant le tribunal correctionnel, lors du procès Cat-taui.

Toujours verbeuse et prolixe, mais moins prompte à la riposte agressive, elle paraît avoir perdu pendant sa prévention une partie de ses moyens et de sa verve retorse, en se trouvant ainsi mise au pied du mur.

Elle essaie bien de *bluffer* à son ordinaire et d'exécuter des sorties audacieuses contre les témoins qui lui sont désagréables, mais on sent que « ça ne porte plus » — « ça ne vibre pas » avec la belle *furia* méridionale de ses premières escarmouches avec la Justice.

La forte commère à l'intarissable bagout, l'ex-blanchisseuse muée en bru influente d'un Garde des Sceaux de France et maniant sa fine langue zé-zayante avec autant de maestria que son battoir initial, joue maintenant à la « faible femme » sujette aux vapeurs et à « l'enfant du mystère » : Thérèse se grime en *Cœlina*.

..

Son nouvel avocat lui-même, le tonitruant Labori du procès Dreyfus, n'apporte au service de sa cliente que les

restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint... sous l'extincteur d'un président lénitif dont la préoccupation maîtresse est évidemment de couvrir de son *bonnet* les révélations intempestives et les scandales promis à la malignité publique — déçu.

On dirait, d'ailleurs, que tout a bien été réglé et cuisiné dans la coulisse, pour qu'au minimum d'éclaboussures corresponde finalement le minimum de culpabilité et de condamnation : Épargnez-moi la rhubarbe et je vous dispenserai du sénat. Les hypothèques mêmes prises sur les châteaux — en Espagne — de Thérèse ne seront pas *purgées*; et la pilule avalée par le monde officiel, qui fréquentait assidûment aux Vives-Eaux et dans les salons de l'avenue de la Grande-Armée — après avoir été dorée — ne sera pas trop amère.

L'épilogue est proche, mais ne passionne plus guère : *Sic transit...*

**

L'épouvantable hécatombe *Métropolitaine* est, d'ailleurs, venue, hélas! apporter une trop poignante diversion au jugement de la plus grande escroquerie du siècle.

Tout a été dit sur les lamentables incuries qui devaient préparer cet abominable sacrifice humain : matériel défectueux et s'enflammant automatiquement — avec une facilité enviable par les allumettes de la Régie — wagons en *pitch-pin*... spécialement choisis en vue d'une combustion rapide et complète; escaliers dérobés — aux recherches des voyageurs affolés par le sinistre — rail électrocuteur menaçant d'une mort foudroyante les brûlés assez audacieux pour fuir leur bûcher roulant; extinction complète de toute lumière dans la galerie intérieure vouée aux horreurs de l'incendie et de l'asphyxie, au moment où le fléau se déchaîne; afin qu'aucune lueur n'éclaire les étroites sorties de cet enfer : *Lasciate ogni speranza!* — absence de toutes prises d'air susceptibles d'évacuer la fumée suffocante et d'abaisser la température de ces *auto-da-fe* ambulants, sous prétexte que ces ouvertures d'aération activeraient l'ignition meurtrière (*sic*), ce qui revient à dire que l'idéal de la prévoyance — dans l'exploitation d'un chemin de fer souterrain — consiste à étouffer les voyageurs avant de les cuire à l'étuvée, au pied d'un mur fatal.

**

Après celle-là, n'est-ce pas, on peut tirer l'échelle — de secours — et attendre que les ingénieurs patentés de l'homocide Compagnie aient étudié ces questions et reconnu... l'inutilité d'apporter la moindre amélioration à leurs machines... à pomper des dividendes, en accélérant la dépopulation française.

FRANC-SILLON.

A LA PROVENCE

Revenu des pays où la voix des rafales
Chante lugubrement dans la nuit des hivers,
Fuyant les jours glacés et las des cieux couverts,
Votre hôte vous salue, ô plaines provençales!

Terre de l'olivier d'argent et des cigales,
Toi dont la rive d'or a le baiser des mers,
Où la blonde Cypris, fille des flots amers,
Fut bercée au hasard des vagues inégales,

O Provence, pays du soleil et des landes,
Idole dont le corps parfumé de lavandes
En pierre, rude sœur du marbre, fut sculpté,

Salut! toi que les dieux, jadis, ont faite reine,
Quand ils ont, te donnant ta mer céruleenne,
Dans un manteau de roi drapé ta nudité.

G. LE CERF DE PRIMEFEU.



Bribes et Miettes

Il est bon pour une époque d'avoir son prophète météorologue, ne fût-ce que pour trancher l'indécision de chacun au matin, avant de sortir: prendrai-je ou ne prendrai-je pas mon parapluie? Mettrai-je mes souliers noirs ou mes bottines jaunes? Cruelle énigme, autant de questions angoissantes qu'une prédiction hardie et surtout la foi dans le prophète peuvent résoudre sans douleur. Mais il faut la foi et la foi unique. On ne peut croire en même temps à Capré et au « Vieux Major », il faut croire à celui-ci contre celui-là, ou ignorer carrément l'un des deux, parce que, à écouter l'un et l'autre, on risquerait de retomber dans la fièvre d'indécision — chose plus grave que de recevoir une averse non prédite.

Le prophète n'est pas infallible; il fait son menu pour le mois, les premiers jours, c'est à merveille, le temps d'hier et d'avant-hier ou peu s'en faut. Mais la série ne dure pas, d'ordinaire, avec la séquence régulière que nous avons subie cet été, il y a tant de caprices qui voltigent dans l'air! Alors c'est au petit bonheur, affaire de veine et surtout de flair.

D'ailleurs, il n'est pas essentiel que le prophète professionnel prédise toujours juste, l'important, pour le repos de l'esprit public, nous ne saurions trop le répéter, c'est qu'il sache inspirer confiance et qu'il s'impose. Quand il a par hasard, prédit juste, on admire sa sagacité; s'il se trompe, on trouve déjà très fort qu'il soit tombé juste quelques jours.

S'il ne se trompait jamais, il aurait l'air étranger aux contingences naturelles et un tantinet sorcier et diabolique. Le mystère des choses serait galvaudé, tandis qu'il est agréable, pour le rêve de la « Folle du logis » que l'inconnaissable demeure inviolé, et, il faut le reconnaître, Jules Capré, comme « Vieux Major » et « Vieux Major » comme Jules Capré méritent assez bien le secret de l'inconnaissable.

**

Un sport nouveau et émouvant:

La leçon d'épée a pour but de donner, en vue du combat, le sang-froid, le sens du fer

et de la distance, en un mot, de la réalité que le meilleur escrimeur du fleuret n'acquerra jamais à la salle. Evidemment, la science du fleuret, qui assure la fixité de la pointe, qui développe la souplesse des doigts et du poignet et qui finit par rendre instinctive la promptitude du départ, est nécessaire, mais il faut y joindre l'expérience des contingences.

Au pistolet, on n'avait pas encore trouvé le moyen de pratiquer la leçon d'assaut. On arrivait bien, à force de faire mouche sur une silhouette, à avoir la main fixe et le visé rapide, mais, ce qu'on ne pouvait acquérir ainsi, c'était le sang-froid sous les armes et l'habitude de s'effacer.

On vient d'imaginer de fausses balles, mélange de cire et de suif, qui permettront la leçon de terrain. On a des lunettes, un masque et une grande blouse noire. On ris que peut-être une ecchymose, mais on a l'avantage d'avoir, en face de soi, au lieu d'une silhouette sans riposte, un monsieur en chair et en os qui braque sur vous son pistolet, vous cherche, va faire feu et fait feu et qui a bien des chances de vous toucher si vous êtes mal effacé. La mauvaise position est accusée par le témoignage de la balle, si elle vous frappe dans la partie gauche du corps qui n'aurait pas dû apparaître.

Cet exercice est assez émouvant, surtout si on le pratique, comme il convient pour en prendre l'habitude, avec tout l'appareil du terrain: mise en place, chargement des armes, commandements, etc.

**

Une autre cible du tireur, cible émouvante — oh! combien! — pourrait-être l'automobile qui file à toute vitesse.

Un humoriste londonien, M. W.-S. Gilbert, vient, à ce sujet, d'adresser au « Times » une lettre qui n'a pas manqué d'avoir son petit succès d'estime. Il demande la permission, pour tous piétons, de tirer à plombs — à petits plombs seulement — sur les conducteurs d'automobiles menant leur machine à une folle allure.

On se rappelle peut-être qu'un humoriste parisien, M. Hugues Le Roux, fut le premier (c'est un record) à proposer ce genre d'exercice. Il ne demandait pas la permission, il prévenait le préfet de police, par une lettre ouverte, qu'il déchargerait impitoyablement les balles de son revolver sur le premier chauffeur qui menacerait ses orteils.

C'était peut-être excessif.

Mais le petit plomb de M. W.-S. Gilbert, est un moyen terme sur lequel on pourrait peut-être s'entendre. Ce serait à voir et, dans tous les cas, ce serait toujours l'occasion de former une nouvelle ligue, avec président, vice-président, secrétaire-général et secrétaires-adjoints, trésorier en pied et sous-trésoriers à pied, enfin tout le tremblement, sans oublier la petite insigne à la boutonnière pour la multitude.

Georges LAURENCE.



LA RUSE de l'ONCLE

M. Pigeois, marchand de nouveautés, à Tours, était à la tête d'un petit magasin intitulé modestement *Au Pauvre Diable*.

Il était bien nommé ; le négociant n'était pas riche.

Il n'avait qu'un employé, Edouard, un cousin éloigné ; sa femme tenait la caisse. Il possédait une fille, Suzanne, une charmante blonde, aussi douce que jolie, qui était la joie et l'orgueil de la maison. Les deux époux s'étaient imposé les plus lourds sacrifices pour lui faire donner de l'instruction et des talents d'agrément.

Suzanne avait dix-neuf ans ; il fallait songer à la marier.

Les prétendants ne manquaient pas ; si le négociant n'était pas fortuné, il avait un frère, vieux garçon, marchand de bois retiré des affaires qui avait fait fortune.

Il donnait cent mille francs à sa nièce le jour de son mariage, sans compter qu'elle serait son unique héritière.

Ces détails connus avaient attiré de nombreux jeunes gens dont l'empressement et l'amabilité à l'endroit de la jeune fille ne pouvaient laisser subsister aucun doute sur leurs intentions.

Deux surtout se montraient assidus et se disputaient l'héritière : Onésime Caudru, clerc de notaire et le fils d'un marchand de chevaux, Narcisse Mavard.

Onésime faisait une cour suivie à la jeune fille et tablait sur sa dot pour acheter l'étude de son patron.

C'était un jeune homme, très infatué de sa personne, qui passait le plus clair de son temps à nettoyer ses ongles qu'il laissait croître. Il avait des prétentions littéraires, composait des vers de mirilton qu'il déclamaient avec le plus grand sérieux dans les salons des officiers ministériels de Tours ; il récitait aussi des monologues et jouait de la flûte.

Narcisse était une nature moins cultivée ; brutal comme la plupart des gens qui font leur compagnie de la plus noble conquête de l'homme, son unique occupation consistait à atteler les rosses que son père cherchait à faire passer pour des pur-sang.

Toujours le cigare à la bouche, il avait des allures de palefrenier, parlait haut, portait des bottes à l'écyère et ne sortait jamais sans une cravache.

La dot de Suzanne ne l'avait pas laissé indifférent.

Il y avait un troisième amoureux qui se contentait d'aimer la belle Suzanne en silence ; c'était le cousin éloigné, l'employé du négociant.

Pauvre, timide, il ne laissait rien paraître de ses sentiments.

Ce dimanche-là, le négociant avait invité à dîner les deux soupirants ainsi que des parents et amis. Il s'agissait de faire un choix et Suzanne ne se pressait pas d'opter.

Le clerc de notaire, sanglé dans une redingote, ganté de frais, avait l'air de sortir d'une boîte.

Narcisse, en veston de chasse, avait chaussé ses plus belles bottes, arboré ses breloques les plus disparates : fers à cheval, têtes de chevaux, casquettes de jockeys, fouets de chasse.

De bonne foi, il se croyait irrésistible.

L'oncle avait prévenu qu'on ne l'attendît pas, qu'il n'arriverait qu'au dessert.

Les deux jeunes gens furent placés aux côtés de Suzanne.

Edouard, qui prenait ses repas chez son cousin, avait été relégué au bout de la table.

Onésime et Narcisse luttèrent de prévenances et d'attentions ; le clerc de notaire parlait littérature, cherchait à éblouir la jeune fille.

Narcisse vantait la maison de son père, énumérait les récompenses obtenues dans les concours hippiques, faisait parade de ses connaissances chevalines.

Suzanne ne paraissait pas s'amuser beaucoup.

Edouard la contemplait à la dérobée d'un regard triste, rempli de tendresse.

Après le dîner on passa dans l'arrière-boutique, convertie en salon pour prendre le café,

Le clerc avait apporté sa flûte.

Suzanne se mit au piano.

Les deux jeunes gens exécutèrent un duo.

Ensuite, le flûtiste proposa de réciter un monologue.

Il s'appuya contre la cheminée, releva les pans de sa redingote et énuméra avec force contorsions les tribulations d'un monsieur qui manque toujours le train et qui arrive toujours en retard.

Narcisse avait allumé un gros cigare et fumait comme une locomotive.

Le clerc avait attiré la jeune fille près d'une fenêtre pour lui faire connaître ses projets et pour la pressentir.

Il vanta ses qualités, les avantages qu'une femme trouverait dans sa compagnie.

Il parla de l'avenir.

Il se rendrait acquéreur de l'étude de son patron ; il aimait le monde, aurait de belles relations ; on recevrait, on ferait de la musique.

Narcisse, à son tour, s'entretint avec l'héritière.

Il commença par bêcher son concurrent.

— Je ne joue pas de la flûte, dit-il ; je ne débite pas d'histoire à dormir debout en prenant des airs pâmés ; je monte à cheval, je sais conduire à quatre.

Sa femme aurait chevaux et voitures, s'amuserait à atteler, à faire de l'équitation ; elle l'accompagnerait en promenade, aux courses, aux chasses.

Il était grand chasseur.

Suzanne était fort embarrassée.

Aucun des deux jeunes gens n'avait parlé à son cœur ; ni l'un ni l'autre ne lui plaisait.

Le clerc de notaire était égoïste, maniéré ; Narcisse n'était qu'un maquignon mal élevé, empoisonnant le tabac et le fumier.

Elle avait envie de pleurer.

Elle s'approcha de son cousin qui fumait mélancoliquement une cigarette.

— Vous avez l'air triste, mon cousin, lui dit-elle ; qu'avez-vous ?

— Rien, mademoiselle.

— On dirait que vous me fuyez.

— Moi, mademoiselle ?

— Pourquoi ne m'appellez-vous pas cousine ? Vous ne me faites jamais de compliments.

— Je ne me le permettrais pas.

— Cela n'est pas défendu.

L'oncle arriva.

Il avait l'air ému.

— Qu'as-tu ? lui demanda son frère.

— Je viens d'apprendre une fâcheuse nouvelle, dit l'oncle ; c'est pourquoi je n'ai pas pu venir plus tôt.

— Quelle nouvelle ? interrogea Suzanne, anxieuse.

— Je ne peux pas vous le cacher plus longtemps ; je suis ruiné. J'avais placé mes fonds dans une entreprise de traction ; elle vient de faire faillite ; c'est à peine si je toucherai vingt du cent.

La consternation succéda à la gaieté.

Les invités se retirèrent discrètement.

— Ma pauvre Suzanne, dit l'oncle, cela m'ennuie surtout à cause de toi ; il est vrai que charmante et bien élevée comme tu es, tu n'as pas besoin de dot pour t'établir ; à présent, tu verras lequel des prétendants à ta main tient le plus à toi.

— Ne vous occupez pas de moi, mon

CRÈME SIMON
POUDRE SAVON

4 Sont adoptés par les Dames du monde entier pour adoucir, velouter, blanchir la peau du visage et des mains. 4

Se méfier des contrefaçons et imitations

PANAMA à LOTS

titres absolument garantis et tous remboursables par des lots ou par 400 francs.

6 tirages par an (1 tous les 2 mois)

PROCHAIN TIRAGE :

15 Septembre 1903

1 lot 1 lot
250.000 FR. 100.000 FR.

Prix. 140 fr. net
au comptant tous frais compris

LOTS DU CONGO

taux de remboursement 180 fr.
par an augmentant de 5 fr.
par an jusqu'en 1987.

SIX TIRAGES PAR AN

PROCHAIN TIRAGE

20 Octobre 1903

GROS LOT: 100.000 fr.

24 lots formant un total de
108.000 fr. Prix, 95 fr.
au comptant tous frais compris

Adresser demandes et fonds à

L'AGENCE FOURNIER

14, rue Confort, 14

Expédition franco des titres
à réception des fonds et par
retour du courrier.



cher oncle, dit Suzanne ; ne pensez qu'à vous. Nous vous consolerons.

Il avait été convenu que, le dimanche suivant, les deux jeunes gens viendraient passer la soirée chez le négociant.

Aucun ne parut.

Tous deux s'excusèrent par lettre.

Onésime prétextait une affaire urgente.

Narcisse, un voyage qu'il ne pouvait différer.

Suzanne comprit.

— Te sachant sans dot, voilà tes prétendants qui s'éclipsent, dit l'oncle ; y tenais-tu beaucoup ?

— Pas du tout ; je n'ai aucun regret, répondit Suzanne.

— Nous allons être la risée de la ville, remarqua le négociant froissé.

— J'ai dans l'idée que Suzanne ne coiffera pas sainte Catherine, reprit l'oncle en se tournant vers Edouard ; tu ne dis rien, mon garçon ; je croyais que ta cousine te plaisait.

— Depuis ma plus tendre enfance, dit Edouard en rougissant ; je serais trop heureux de devenir son mari si elle veut bien y consentir.

— Je ne m'étais pas trompé ! dit l'oncle, qu'en penses-tu, Suzanne ?

Suzanne baissa la tête.

— Maintenant que je n'ai plus de dot, je ne peux pas accepter, murmura-t-elle.

— Qu'à cela ne tienne, je travaillerai, dit Edouard ; je voyagerai, j'agrandirai le cercle des affaires de la maison ; si je ne vous déplaît pas, acceptez.

— Vous ne me déplaît pas, au contraire, mais ce n'est plus possible.

— Tu ne vois pas qu'il va s'évanouir ! s'écria l'oncle ; il pâlit, il chancelle.

D'un mouvement spontané, Suzanne se jeta au cou de son cousin en lui affirmant qu'elle consentait de grand cœur à être sa femme.

— Enfin, dit l'oncle, mon malheur a fait deux heureux. Rassurez-vous, mes enfants, je ne suis pas ruiné ; j'ai voulu éprouver les prétendants de Suzanne ; ils n'en voulaient qu'à sa dot : j'avais deviné que ce brave garçon, honnête et travailleur, l'aimait pour elle-même.

Le mariage fut célébré en grande pompe ; le marchand de bois fit bien les choses ; un grand bal clôtura la fête.

Oscar n'est pas près d'être notaire ; il ne peut se consoler et délaisse ses

Horreur ! ils portent le deuil.

De dépit, Narcisse s'est lancé dans le jeu.

Il est en train de se ruiner aux courses.

Eugène FOURRIER.

L'ESPRIT des AUTRES

Un bohème de lettres, invité à une partie de chasse, reçoit d'un maladroit une décharge de plombs en plein dans les mollets.

— Sapristi, dit-il en se frottant, j'espère qu'on ne viendra plus dire à présent que je suis un... raté !

En Normandie — à table d'hôte :

Un voyageur verse complaisamment à droite et à gauche toute la carafe de cidre qui se trouve devant lui.

— Que faites-vous donc ? lui dit aimablement un de ses voisins, vous nous donnez tout et ne gardez rien.

— Oh ! ne vous inquiétez pas de moi, je vais m'en faire apporter du frais.

Dernièrement, à la cour d'assises de*** le Président interrogeait un accusé qui, selon l'habitude de la défense, posait en prix Monthyon.

— Cependant, objecta le magistrat, vous êtes un ancien repris de justice. Vous avez même été condamné à plusieurs années de bagne.

— Oui, reprit vivement l'accusé, mais j'y ai fait honnêtement mon temps, et j'en suis sorti avec l'estime de tous mes camarades.

M. X... loue une villa dans la banlieue de Lyon.

— Et surtout, dit le propriétaire, je vous recommande la vue, du côté de la station du chemin de fer. C'est très amusant.

— Que voit-on donc ?

— La tête des gens qui manquent le train !

Un professeur de musique à son élève :

Ce sol doit être émis d'un ton tragique avec des larmes dans la voix.

— C'est donc un sol pleureur ? demande timidement l'élève à son maître.

Véritablement, on se fait trop un montagne du mariage.

Hector, qui va se marier, n'a pas

peur, et quand son oncle lui a dit so-
lennellement :

— Sais-tu à quoi tu t'exposes, mon
neveu ?

Il a répondu :

— Je le sais : En se mariant, on s'ex-
pose... à devenir veuf !



Au lycée, classe de sixième.

Le professeur. — Dites-moi, mon
ami, qu'est-ce que la Manche ?

— M'sieu, la Manche est une mer

— Sans doute, mais pourquoi lui a-
t-on donné ce nom de Manche ?

L'élève, après mûre réflexion :

— C'est peut-être parce qu'elle con-
tient un bras de mer...

BIBLIOGRAPHIE

LE MONDE ILLUSTRÉ

18, quai Voltaire, Paris.

Sommaire du numéro 2420 du 15 août
1903.

Rome. — Catastrophe du Métropolitain.
— Procès Humbert. — Incendie du Casino
de Trouville. — Grève d'Hennebont. —
Troubles de Lorient. — Les instituteurs algé-
riens à Paris. — Pont transbordeur de Nan-
tes. — Un Autodrome aux Etats-Unis. —
L'Ecole d'horlogerie de Cluze. — Le yacht
« Frasquita ». — L'Empire du Sahara. —
M. Jacques Lebaudy. — Tyrol : Botzen
et le chemin de fer de Mendel ; Les Dolo-
mites. — Le Docteur Nocard. — Alfred Des-
beaux. — Le Prince Sou.

Echecs par M. D. Janowski.

Roman illustré : *Le Conflit*, par Ed. Mar-
tin Videau.

Le numéro : 50 centimes.

LA VIE HEUREUSE

Une excellente étude de ces étranges figu-
res de femmes, tour à tour fragiles et indomp-
tables, que sont les *Héroïnes de Paul Her-
vieu* ; des notes curieuses sur les *Représen-
tations d'Orange*, en août ; l'image de plus
de quarante *Concurrentes du Conservatoire*,
groupées comme en un bouquet les élégan-
ces dernières des *Fêtes du Polo* ; les plai-
sirs de la *Vie sur la Plage* à Étretat ; un
article de Paul et Victor Margueritte sur les
admirables *Bijoux d'Armand Point* ; de
merveilleuses reproductions des *Dentelles
de Venise* ; les tours de force des *Nageuses
Suédoises* ; une comédie de la plus divertis-
sante originalité ; de délicieuses recettes ré-
vélées par l'image d'un appétissant *Panier
de pique-nique*, tels sont quelques-uns des
attraits du numéro d'août de la *Vie Heu-
reuse* : Littérature, art, voyages, élégances,
sports, vie active et vie pratique, tout ce
qui peut informer, instruire et amuser y
trouver place.

Abonnements : un an : France, 7 fr. Etran-
ger, 9 fr.. — Le numéro, 50 centimes.

LA MODE ILLUSTRÉE

Journal de la famille

Paris, 56, rue Jacob

Publié sous la direction

de Mme Emmeline Raymond

Les 52 numéros que la *Mode Illustrée*
publie chaque année contiennent 52 gra-
vures coloriées sur la 1^{re} page, plus de 2,000

dessins de toutes sortes : dessins de mode,
de tapisserie, de crochet, de broderie, et 24
feuilles de patron en grandeur naturelle de
tous les objets constituant la toilette, depuis
le linge jusqu'aux robes, manteaux, vête-
ments d'enfants ; des chroniques, des recet-
tes, etc. Les romans illustrés peuvent être
reliés à part

ABONNEMENTS. — Avec gravures coloriées,
un an, 14 fr. ; 6 mois 7 fr. ; 3 mois, 3 fr. 50.
— Avec planches coloriées : un an, 25 fr. ;
6 mois, 13 fr. 50 ; 3 mois, 7 fr.

Spectacles et Concerts

CONCERTS BELLECOUR

Orchestre municipal du Grand-Théâtre,
70 musiciens, sous la direction de M. Rey.

CASINO-KURSAAL

Réouverture jeudi 20 août.

CONCERT DE L'HORLOGE

(Cours Lafayette).

Tous les soirs, 8 h. 1/2, spectacle varié.
Matinées dimanches et fêtes, à 2 heures.

CASINO DE CHARBONNIÈRES-LES-BAINS

Tous les jours, à 5 heures, concert dans
le parc ; tous les soirs, à 9 heures, représen-
tation théâtrale. Orchestre de 30 musiciens.
Fêtes enfantines. Jardin d'acclimatation.
Petits ânes pour promenades. Théâtre Gui-
gnol. Jeux divers.

CASINO DU GRAND CERCLE MODERNE DE CHARBONNIÈRES-LES-BAINS

Tous les jours, Concert symphonique de
6 à 10 heures. Le dimanche, Concert vocal
et instrumental de 3 heures à 7 heures et de
8 heures à 10 heures.

BULLETIN FINANCIER

Décidément nos rentes persistent dans
leurs mauvaises dispositions. Le léger mou-
vement de réaction que nous constatons
hier se continue et nous laissons aujour-
d'hui notre 3 % à 97,40, en baisse de 0.12
sur hier.

Nos établissements de Crédit, sans tran-
sactions bien actives, maintiennent à peu
près leurs cours précédents. La Banque de
Paris s'échange à 1,085, le Crédit Foncier
vaut 672, le Crédit Lyonnais 1,222 ; le
Comptoir National est à 590 ; la Société
Générale très ferme à 625.

Nous laissons les actions de nos Chemins
français, le Lyon à 1,412, l'Orléans à 1,420
le Nord 1,825. Le Suez se tient à 3,935.

Les rentes étrangères se laissent un peu
influencer par la lourdeur de nos propres
fonds. L'Extérieure passe à 90,55, l'Italien à
102,45, le Portugais 30,35. Seuls les Fonds
ottomans résistent : la Rente turque fait
31.85, la Banque ottomane 588.

Les obligations 5 % des chemins de fer
de Victoria-Minas sont recherchées à 382
et 383.

Parmi les Mines d'or, la Cassinga se né-
gocie couramment à 54.50 et 55.

EAUX MINÉRALES NATURELLES

Françaises et étrangères de toutes provenances

Maison fondée en 1827

E. MAUGUIN

5, place des Célestins, LYON

Concessionnaire de la Source Cachat,
d'Evian-les-Bains, en bonbonnes de 10 à 25 litre

LIVRES

Curieux, Secrets, Rares

Médecine, Hygiène

LIBRAIRIE, 21, rue Neuve

Eviter les Contrefaçons

**CHOCOLAT
MENIER**

Exiger le véritable Nom

UN MONSIEUR

offre gratuitement de faire connaître à tous
ceux qui sont atteints d'une maladie de la
peau : dartres, eczémas, boutons, démangeai-
sons, bronchites chroniques, maladies de la
poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhu-
matismes, un moyen infailible de se guérir
promptement ainsi qu'il l'a été radicalement
lui-même après avoir souffert et essayé en
vain tous les remèdes préconisés. Cet offre
dont on appréciera le but humanitaire est la
conséquence d'un vœu,

Ecrire par lettre ou par carte postale à
M. VINCENT, place Victor-Hugo, à Grenoble,
qui répondra gratis et franco par courrier et
enverra les indications demandées.

DEMANDEZ PARTOUT

LE THÉ DES MANDARINS

ÉPILEPSIE

Guérison certaine par l'Anti-Epileptique
de Liège de toutes les maladies nerveuses
et particulièrement de l'épilepsie réputée
aujourd'hui incurable.

La brochure contenant le traitement et
de nombreux certificats de guérison est
envoyée franco à toute personne qui en
fera la demande par lettre affranchie.

S'adresser à M. FANYAU, pharmacien,
à LILLE (Nord).

Le propriétaire-gérant V. FOURNIER.

Imp. P. LEGENDRE & Co, rue Bellecordière, 14, Lyon

ANC. M^{re} VIENNET, Fondée en 1837

PIANOS
9, Place Jacobins, 9
LYON
Ch. MORETTON & C^{ie}
Envoi franco Catalogue Illustré

BOSC

Costumier des Théâtres municipaux

LOCATION de COSTUMES
pour Bals Masqués
et Habits

MATERIEL SPÉCIAL POUR CAVALCADES

1, rue du Théâtre, 1
derrière le Gd-Théâtre

CAOUTCHOUC

dans toutes ses Applications

T. GONTARD

18, Rue Victor-Hugo, LYON

TÉLÉPHONE : 72

Spécialités de VÊTEMENTS IMPERMÉABLES

DEMANDEZ PARTOUT

LE THÉ DES MANDARINS

LOTÉRIE DE GUÉRET!
POUR LA
CONSTRUCTION D'UN MUSÉE A GUÉRET (CREUSE)

Autorisée par Arrêté Ministériel du 23 juin 1903

AU CAPITAL DE

200.000 fr.

Cette loterie est la seule qui offre un sérieux avantage par le nombre relativement restreint des billets et le nombre de lots.

Gros Lot : **15.000** fr.

2 lots de 2.500 2 lots de 1.000 6 lots de 500 50 lots de 100

Soit 61 lots formant le total de **30.000** tous payables en argent

PRIX DU BILLET :
1 franc

Le tirage aura lieu le
15 juin 1904

S'ADRESSER OU ÉCRIRE :

OFFICE DE PUBLICITÉ
LYON, 13, rue Confort, 13, LYON

VENTE EN GROS ET DÉTAIL — REMISE AUX MARCHANDS

Par correspondance, joindre enveloppe portant adresse pour le retour affranchie à 0.15 pour quatre billets.

Guérison Sûre et Radicale
DES

Migraines, Névralgies

PAR LES

DRAGÉES

DES

RR. PP. PRÉMONTRÉS

à base de Valérianate
DE ZINC
et des Principes actifs du
QUINQUINA

Dépôt Général à Lyon :

PHARMACIE BERTRAND AINÉ
FRANÇON, Successeur, 21, Place Bellecour

Envoi FRANCO contre 3 francs en Timbres ou Mandat.

DANS toutes les BONNES PHARMACIES

ÉLIXIR DE
ST-PIERRE

La Meilleure de toutes les Liqueurs de Table

Fabriquée par le R. P. DIODATO CAMURANI

Directeur de la Pharm^{ie} du Vatican, à Rome

DÉPÔT GÉNÉRAL

11, Rue Grôlée, 11
LYON

DEMANDEZ PARTOUT
LE

RHUM MARQUISAT

SUPERIOR QUALITY

Old Rum from Jamaica Plantations

Le RHUM MARQUISAT se recommande tout spécialement aux gourmets par son arôme délicieux et la finesse de son goût.

Le RHUM MARQUISAT ne craint pas d'être comparé aux meilleures marques lancées à ce jour.

Le Dépôt général, 6, rue de Jussieu, Lyon, tient des échantillons à la disposition de tout acheteur.

En vente dans toutes les bonnes maisons de Liqueurs et d'Épicerie fine